

QUI EST NOMMÉ ? Point de vue exégétique

Par Christophe Desplanque, pasteur à Caudry (Nord)

Victor Hugo écrivait que traduire, c'est transvaser une liqueur d'un vase à col large dans un vase à col étroit : il s'en perd beaucoup. En entreprenant de transvaser le récit d'exorcisme de Mc 5 dans la vision du monde d'aujourd'hui, Jean Ansaldi recueille des données précieuses, une liqueur stimulante ! Entre autres, la mise en valeur du vocabulaire « nocturne » de l'aliénation (la description de l'homme de Gerasa est en effet plus riche chez Marc que chez Matthieu ou Luc), du jeu de la parole libératrice de Jésus, sans oublier l'intégration, par une interprétation très suggestive du nom démoniaque, d'éléments à première vue disparates : le territoire païen, la connotation romaine de « Légion », les porcs, l'attitude de habitants du pays¹.

Mais à mon sens, il se perd beaucoup, dans cette lecture, du vouloir-dire de l'évangéliste. Comme le rappelle Jean Ansaldi, la révélation dont Marc est porteur est révélation du Christ. C'est justement sur ce point que le bât blesse. Le v. 7 confesse l'identité de Jésus avant d'exprimer une « résistance au processus de guérison » (note 7, p. 56). Dans les mêmes circonstances (Mc 1,24), et dans d'autres (Jn 2,4), la question « de quoi te mêles-tu ? » vient marquer, entre les démons et le fils du Très-Haut, la distance infinie de la transcendance divine. Le démon reconnaît et craint la divinité de son adversaire. Curieusement, Jean Ansaldi insiste sur la nomination de celui qui est délivré. Il ne s'agit pas de nier l'importance de ce

¹ L'interprétation de « Légion » – allusion à l'occupant romain, donc, par ricochet, aux porcs et aux préoccupations exclusivement économiques des habitants – est astucieuse. Toutefois, le terme renvoie d'abord au grand nombre, et donc à la force (Cf. 5,9. Voir aussi Mt 26,53, seul autre emploi dans le Nouveau Testament), mais aussi à l'anonymat. Le démon ne veut pas que Jésus le nomme et donc ait prise sur lui. Jean Valette rapproche ce procédé de la ruse d'Ulysse face au cyclope : « Mon nom est Personne » (*L'Evangile de Marc. Parole de puissance, message de vie*, Les Bergers et les Mages, 1985, vol. I, p. 133).

recouvrement d'identité (il deviendra l'objet du témoignage de l'homme guéri, 5,19) mais de noter le déplacement de perspective.

Ce déplacement n'aurait pas grande importance si le nom laissé de côté n'était celui du Christ ! Jean Ansaldi voit en Mc 5 un thérapeute à l'œuvre, un « logothérapeute », mais il a beau insister sur le fait que le langage de Jésus n'est pas n'importe lequel, on se demande en quoi le Nazaréen aurait l'apanage d'une parole qui reconnaît autrui comme personne à part entière et le nomme comme sujet de son propre désir. Il est significatif à ce sujet que Jean Ansaldi nous encourage à poursuivre le combat thérapeutique de Jésus, dont l'œuvre racontée en Mc 5 est ramenée à un « fonctionnement de cure d'âme ». Pourtant, cette œuvre est avant tout signe du Royaume et attestation de la messianité de Jésus. Ce qui importe au démon, c'est moins la parole prononcée que l'identité de celui qui la prononce (v.7).

Qui est Jésus ? C'est la question (formulée en 4,41, et indirectement en 6,3) à laquelle Marc veut répondre dans le récit qui nous intéresse et dans son contexte : les péripécies de la tempête apaisée, de l'hémorroïsse et de la résurrection de la fille de Jaïrus. L'ensemble court de 4,35 à 5,43. Marc y décrit Jésus aux prises avec des forces à dimensions cosmiques qui menacent d'engloutir les hommes : la tempête, les esprits mauvais, la maladie et la mort. La mer, unité de lieu de cette dramatique (sa mention en 4,35, 5,1, 5,21, sert de transition entre les péripécies), joue le rôle symbolique qui lui est propre dans l'Écriture : c'est le chaos, la non-crédation, le lieu où la vie n'est plus (cf le déluge, le passage de la mer rouge, etc.). La chute du troupeau de porcs dans la mer (5,13) renvoie à cette symbolique : en venant en ce monde, le Fils de Dieu rejette de la création ce chaos qui veut anéantir la créature (cp 4,37s), détruire l'homme par l'aliénation ou la mort (ici s'éclaire la mention de tombeaux en 5,5, à rapprocher bien sûr de la résurrection de la fille de Jaïrus).

Sans s'étendre trop longuement, on peut affirmer à ce point de notre lecture de Marc que la portée de la délivrance du démoniaque dépasse le cadre thérapeutique, même collectif, que Jean Ansaldi lui assigne. Répétons-le : la « logothérapie » qu'il y discerne pourrait être l'œuvre de n'importe quel bon psychologue, fût-il athée ! Or Jésus s'affronte non seulement au symptôme, mais aussi et d'abord à l'origine même du mal, à l'Ennemi. Le jeu du singulier et du pluriel pour désigner la puissance démoniaque (cp les vv. 6-9 d'une part et 10-13 d'autre part) dit bien la multiplicité des manifestations du mal comme l'unicité de son origine, son centre mystérieux que précisément l'Écriture *nomme*.

Le mal ne peut plus s'expliquer, dès lors, qu'en termes psychologiques, ni dans tout autre langage propre aux sciences humaines. Bien sûr, c'est leur rôle que de démontrer le mécanisme des maux qui nous assaillent ; soulignons à nouveau ici la finesse de l'analyse que Jean Ansaldi propose de l'aliénation décrite en Mc 5. Mais qu'on s'en tienne là et que l'on respecte le « pourquoi » que l'Écriture désigne derrière tous les « comment ».

Revenons à l'exégèse ! On ne peut lire ce texte d'exorcisme sans écouter ce que Jésus dit aux disciples penauds de leurs vaines tentatives d'exorcisme, en Mc 9,29 : « Ce genre d'esprit, rien ne peut le faire sortir, que la prière. » Os Guinness² interprète magistralement cette parole : qui d'autre que Dieu lui-même peut délivrer du mal ? Qui d'autre que son Fils peut venir régner sur tous pouvoirs en ce monde ? Ironie tendre de l'Évangile envers nos esprits imbus d'efficacité technique, cette parole intervient au terme de la guérison d'une « possession » que Dunn lui-même (cf *supra*, p. 51) reconnaît « démythologisable ». Le malade en effet présente les symptômes de l'épilepsie. La médecine sait peut-être soigner aujourd'hui l'épilepsie, mais la parole de Jésus reste vraie.

J'avouerais, en conclusion, mon étonnement devant cette remarque de Jean Ansaldi (cf. p. 59) : « Certes, l'auteur et ses lecteurs vivaient dans un contexte culturel plus ouvert que nous au merveilleux et au spectaculaire, à quelque chose de l'ordre des « forces en action »... *mais Marc réussit à limiter cela au minimum* » (c'est nous qui soulignons). Si Marc avait voulu éviter le merveilleux, il se serait dispensé du « détail » des deux mille porcs se jetant dans la mer... Mais s'il tient au contraire à nous rappeler la multiplicité des démons expulsés, par cette précision que seul un rationaliste peut traiter *a priori* de mythologique³, c'est pour nous dire la puissance du Fils, de sa croix et de sa résurrection. Et nous inviter à espérer en lui.

² Os Guinness, « La Mission face à la modernité », *Hokhma* 46- 47/1991, pp. 108s.

³ C'est le type même d'événement dont il est impossible, en restant sur le seul terrain de l'enquête historique, de prouver le caractère fabuleux ou au contraire l'historicité.